

Le premier des géno

Au début du XX^e siècle, dans la Namibie actuelle, les communautés nama et herero se sont révoltées contre l'occupation de leurs terres par le colon allemand. La réponse de Berlin fut l'ouverture de camps de concentration, la généralisation du travail forcé et l'extermination massive. Un génocide avant l'heure que l'Allemagne nie toujours.

Trop, c'est trop ! Un matin de janvier 1904, sur la terre de Namibie, alors appelée Sud-Ouest africain allemand, le chef herero Samuel Maharero appelle les siens à se soulever contre les Allemands. Objectif : retrouver la terre perdue. Car depuis que leur territoire est devenu allemand en 1884, les Hereros, majoritaires autour de la région d'Okahandja, se sont vus confisquer leurs prairies et leurs bétails par les nouveaux maîtres du pays. Par ailleurs, les employés noirs des fermes allemandes subissent des châtements corporels, les femmes sont victimes d'abus sexuels. L'humiliation pousse Samuel Maharero à donner l'ordre d'attaquer les fermes et les casernes allemandes, tout en laissant la vie sauve aux femmes, aux enfants et aux missionnaires. Les troupes impériales, les Schutztruppen, elles, répondent avec violence, sans distinction de genre et d'âge. La guerre s'engage.

« Tout Herero armé ou non sera abattu »

Après plusieurs mois de conflit, Berlin envoie un homme pour reprendre la situation en main : Lothar von Trotha est nommé en mai commandant général des troupes allemandes. Il est connu pour sa répression brutale des mouvements de rébellion en Afrique orientale allemande (actuels Burundi, Rwanda, Tanzanie) et en Chine. Début août, Samuel Maharero ordonne à ses hommes de se replier stratégiquement au Waterberg, un plateau riche en eau. Près de 50 000 Hereros, combattants et civils mêlés, obéissent. Lothar von Trotha fait encercler le plateau avec près de 6 000 soldats, armés de canons. Le 11 août, les Allemands passent à l'attaque. Des dizaines de milliers de Hereros tentent de fuir dans le désert Omaheke avec l'espoir d'atteindre la colonie britannique du Bechuanaland, l'actuel Botswana. Le commandant des troupes allemandes ordonne alors d'empoisonner les puits. Ce blocus entame l'œuvre d'élimination des Hereros. Des milliers de personnes meurent de soif et de faim. Seuls quelques-uns comme Samuel Maharero arrivent à s'enfuir au pays voisin.

Mais Lothar von Trotha ne s'arrête pas là. Le 3 octobre, il donne un ordre d'extermination : « Tout

Herero armé ou non armé, qui circule à l'intérieur des frontières allemandes, sera abattu ». Les soldats pourchassent les Hereros encore réfugiés au Waterberg, ou ceux qui n'ont pas fui au plateau et qui sont restés chez eux. En décembre, Berlin fait lever l'ordre d'extermination par peur du scandale qui pourrait éclater sur la scène internationale. Mais les autorités allemandes ne remettent pas pour autant en cause l'orientation de Von Trotha.

Le commandant organise la déportation des survivants. Les Hereros arrêtés sont conduits dans des camps de concentration : à Windhoek, à Swakopmund ou encore à Okahandja. Les 30 000 Hereros qui avaient réussi à survivre au Waterberg se rendent en février 1905 : ils sont parqués derrière des barbelés. Tous portent des chaînes au cou et un numéro d'identification sur le corps. Les prisonniers des camps, femmes et enfants compris, doivent bâtir les infrastructures des colonies : chemins de fer, routes, bâtiments. Avec seulement 500 grammes de riz cru par jour, des milliers de Hereros meurent de faim, de maladies ou encore d'épuisement au travail. À Swakopmund, les registres allemands rapportent que 40 % des Hereros meurent dans les quatre premiers mois de captivité ; les autres dans les 10 mois.

L'invention des « camps de la mort »

En octobre 1904, les Namas, un autre peuple du sud du pays, qui avaient refusé de se joindre au combat de Maharero, se révoltent à leur tour. Les différents clans s'allient autour du chef Hendrik Witbooi qui organise la résistance. Les Namas attaquent les fermes des colons, épargnant les femmes et les enfants. Là aussi, une guérilla s'engage pendant de nombreux mois. Le 22 avril 1905, le général Von Trotha proclame un nouvel ordre d'extermination : « Si vous ne vous rendez pas, il vous arrivera la même chose qu'aux Hereros ». Après plusieurs mois de guerre, le chef Hendrik Witbooi meurt au combat le 29 octobre 1905. « Vous méritez la paix, ça suffit », dit-il dans un dernier souffle aux siens. Sa mort met fin à l'alliance entre clans. La majorité d'entre eux veulent se rendre, mais d'autres comme les Bondels et les Namas de Bethanie continuent la lutte armée.

Les Namas qui se rendent sont à leur tour envoyés dans des camps de concentration. En septembre 1906, les autorités allemandes ouvrent pour les Namas le camp de travail de Shark Island, un îlot de pierre battu par les vents. Les Allemands eux-mêmes le baptisent « camp de la mort ». Une vingtaine de prisonniers y meurt chaque jour. D'après les historiens, ce système concentrationnaire parachève le génocide, c'est-à-

LES PRISONNIERS SONT PARQUÉS DERRIÈRE DES BARBELÉS. TOUS PORTENT DES CHÂÎNES AU COU ET UN NUMÉRO D'IDENTIFICATION SUR LE CORPS

POUR EN SAVOIR PLUS

L'antichambre de l'Holocauste ?

[<http://goo.gl/livAzh>]

Robert Gerwarth et Stephan Malinowski, Vingtième siècle, 2008.

La fin d'une amnésie ?

L'Allemagne et son passé colonial depuis 2004

[<http://goo.gl/FwgoyV>], Reinhart Kössler, Politique Africaine, 2006.

The Kaiser's Holocaust, Germany's forgotten genocide and the colonial roots of nazism, Casper W. Erichsen et David Olusoga, Faber & Faber, 2010.

cides

dire l'extermination lente et programmée des Hereros et des Namas. S'y ajoute un trafic de cadavres: les détenus sont contraints de nettoyer les crânes de leurs proches décédés, de retirer les yeux et la peau en grattant avec des débris de verre. Objectif: préparer les crânes pour qu'ils soient envoyés en Allemagne, à destination de scientifiques qui mènent des recherches dites « anthropologiques ». Des mesures sont réalisées dans les camps pour prouver « l'infériorité de la race noire ». Aujourd'hui encore, près de 300 crânes sont toujours en Allemagne.

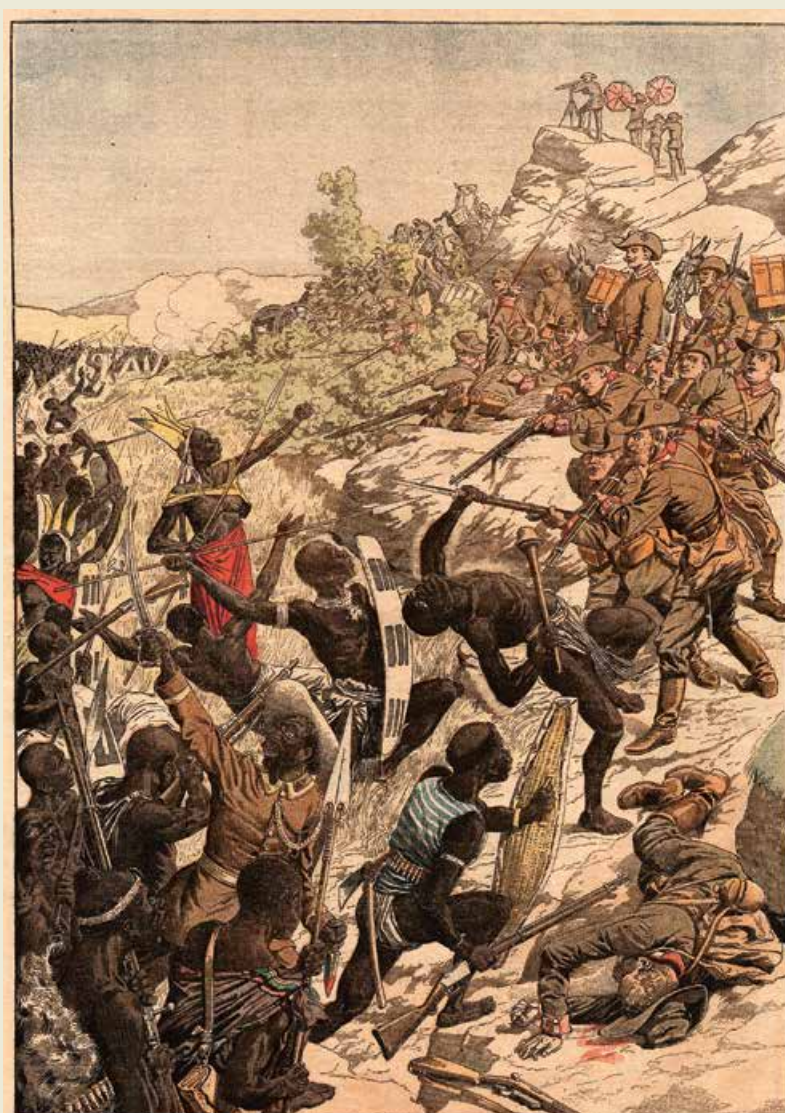
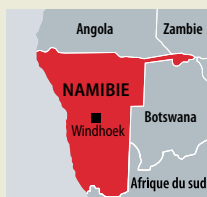
Les camps de concentration restent ouverts jusqu'en 1908. Au final, 80 % des Hereros (soit 65 000) et 50 % des Namas (soit 10 000) périssent durant ce génocide. Puis, les survivants hereros deviennent des esclaves dans les fermes possédées par les Blancs, tandis que les Namas restent incarcérés ou sont confinés dans des réserves. Souvent de petit gabarit, ils ne peuvent être utilisés comme main-d'œuvre dans les fermes. Le calvaire se termine pendant la Première Guerre mondiale, lorsque l'Allemagne perd sa colonie qui tombe dans le giron sud-africain et vivra sous le régime de l'apartheid jusqu'en 1990. La Namibie gagne cette année-là son indépendance. Il faut donc attendre la fin du XX^e siècle pour qu'enfin, les langues se délient et que les descendants des Hereros et des Namas donnent de la voix. Aujourd'hui, plusieurs associations se battent pour ouvrir des négociations avec l'Allemagne, obtenir des réparations afin de compenser la perte des terres confisquées par les Blancs et surtout récupérer les crânes de leurs ancêtres, car dans les cultures herero et nama, il est important d'avoir une sépulture pour échanger avec les anciens. Mais les scientifiques allemands ont des difficultés à faire correspondre les restes humains avec les numéros des registres.

Berlin se mure dans le silence

En 2011, l'Allemagne a rendu une vingtaine de crânes. Mais la cérémonie de commémoration à Berlin a tourné court: les représentants hereros et nama ont hué la ministre allemande déléguée aux affaires étrangères pour lui demander des excuses officielles et des réparations. Car du côté de Berlin, on refuse toujours de parler de génocide, arguant qu'à l'époque des faits, il n'y avait pas de définition internationale du concept de génocide, apparu pendant la Seconde Guerre mondiale. L'Allemagne refuse aussi de payer des réparations. Pour faire un geste, elle offre une grosse enveloppe annuelle d'aide au développement à hauteur de 77 millions d'euros à la Namibie. Une aide qui ne profite ni aux Here-

ros ni aux Namas, mais à l'ethnie majoritaire du pays, les Ovambos. « Le gouvernement allemand donne de l'argent au gouvernement namibien pour qu'il se taise », s'exclame Ida Hoffmann, à la tête d'une association de Namas. « Nous devons nous asseoir à la table des négociations avec les Allemands ! Réparations, excuses, restitution des crânes ! Pourquoi ils ont fait ça aux nôtres ? » En mars dernier, un second retour de crânes a eu lieu, mais les associations de descendants de victimes n'ont été consultées ni par Berlin, ni par Windhoek: elles en gardent un goût amer. Et le disent: le combat ne fait que commencer. ♦

Cécile Leclerc



COMBAT SANGlant DANS LE SUD-OUEST AFRICAIn
La garnison allemande de Windhoek, assiégée par les Herreros, débloquée

Illustration publiée dans le quotidien français *Le Petit Journal* daté du 21 avril 1904.

© AOC-Photos